



Triangle bleu

par Manuel Razola
et Mariano Constante

les républicains espagnols
à Mauthausen

préface de Pierre Daix

collection Témoins
Gallimard



PRÉFACE

Ce livre est fait des témoignages des Espagnols du camp de concentration hitlérien de Mauthausen. C'est-à-dire qu'il évoque le sort le plus commun des combattants républicains de la guerre civile qui franchirent la frontière française en février 1939, après la chute de la Catalogne. Internement en France dans des camps comme Gurs et Argelès, enrôlement de gré ou de force dans des compagnies de travail durant la guerre de 1939-1940, engagement dans le régiment de marche des volontaires étrangers; pour ceux qui avaient échappé à l'internement, et qui n'avaient pas été fait prisonniers par les Allemands, la capture pendant la Résistance par la police de Vichy ou la Gestapo, aboutirent, en effet, au même point : la déportation dans les camps nazis. Et, sauf pour la dernière catégorie qui, traitée comme les résistants français, fut, comme eux, dispersée dans les différents camps de la mort lente, le lieu de concentration des « triangles bleus » — le triangle particulier des Rotspanier, des « Rouges espagnols » — fut le camp de Mauthausen.

Les premiers des Espagnols y arrivèrent dès la fin de la campagne de France, en août 1940. Après les Polonais déportés depuis septembre 1939, ils furent les premiers détenus non germaniques dans ce camp autrichien, mais surtout le premier groupe de déportés constitué sur une base politique commune, celle du combat antifasciste. En effet, si dès l'origine des

camps, ceux-ci avaient été peuplés d'antifascistes allemands, puis autrichiens, on les avait toujours mélangés à des détenus de droit commun; les Polonais, eux, avaient été raflés sans autre considération que leur nationalité.

Les Espagnols ont dû affronter le système des camps hitlériens dans des conditions particulières et particulièrement affreuses. D'abord, parce que tous les témoignages des survivants concordent pour dire qu'en cette période de l'ivresse des grandes victoires, les S.S. firent régner dans les camps la plus bestiale des terreur et que ce fut la pire époque de toute l'histoire concentrationnaire. Ensuite, parce que Mauthausen, camp créé en Autriche après l'Anschluss, appartenait à la catégorie III, la plus épouvantable! Vernichtungslager camp d'extermination comme Flossenbug; Buchenwald n'étant que de catégorie II et Dachau, I. Enfin, parce qu'ils représentaient, aux yeux des hitlériens, l'adversaire type à anéantir et qu'ils eurent à résister à cet anéantissement au sortir d'années d'épreuves ininterrompues, tombant dans un baigne atroce dont ils ne comprenaient ni les règlements, ni la langue des bourreaux.

C'est donc aux Espagnols républicains qu'il échet d'inventer une forme d'organisation de résistance adaptée à cet enfer. Deux ans plus tard, l'arrivée massive des résistants tchécoslovaques allait apporter à cette organisation de nombreux cadres maniant la langue allemande, au moment où l'emploi systématique, par l'industrie de guerre nazie, de la main-d'œuvre déportée contraignait les S.S. à développer une administration détenue. A partir de 43 et, surtout, du début 44, les grands convois de résistants français achevèrent de donner à cette organisation son caractère international de rassemblement de toutes les tendances des résistances au fascisme.

Personnellement, c'est à cette organisation que je dois la vie. Mais la dette de reconnaissance collective des Français de Mauthausen, d'abord envers les Espagnols, puis envers les Tchécoslovaques est immense. Sans eux, sans cette organisation qu'ils avaient édifiée dans les affres, les tortures, en la payant

du sacrifice de la vie de tant des leurs, jamais les grands convois dont je parlais n'auraient pu « s'accrocher » au monde de Mauthausen. Et au lieu de rentrer à un sur trois comme nous avons réussi à le faire, nous ne serions rentrés qu'à un sur cinq, un sur sept, peut-être à un sur dix.

Si cette dette n'est pas mieux connue, mieux reconnue, la faute n'en est pas à la grande masse des survivants français. Les conditions de cloisonnement de l'organisation clandestine de résistance du camp les ont empêché d'en saisir le fonctionnement et, plus encore, l'histoire. Cette histoire n'a encore jamais été écrite. On peut comprendre, d'après ce que je viens de rappeler, pourquoi ce sont les Espagnols qui, d'abord, la révèlent. Encore faut-il expliquer pourquoi ils ont attendu plus de vingt ans pour le faire — les difficultés matérielles de mise au point de ce livre ayant encore retardé leur projet initial d'au moins trois ans; difficultés qu'ils ont subies, mais qui ne leur sont, d'aucune façon, imputables.

Certes, ce livre est explosif.

Mais pas de façon directe, immédiate.

Je veux dire que ses auteurs n'ont pas eu à attendre que le temps déblaie tel ou tel cas individuel. Ils révèlent beaucoup de choses, plus je crois qu'aucun de tous les livres publiés jusqu'ici sur la déportation, mais ils ne font pas de révélations, à proprement parler. Ils n'étaient dépositaires d'aucun secret, qu'il leur fût à charge de garder. Seulement d'une vérité à la fois historique et internationale, c'est-à-dire sans accommodements.

Chaque fois qu'en face de témoins d'un événement considérable et complexe quelqu'un demande : pourquoi avez-vous mis tant de temps pour apporter votre témoignage? c'est celui qui pose une telle question qu'il faut mettre sur la sellette. Parce qu'elle signifie la tentative, le plus souvent inconsciente, de réduire l'événement aux normes quotidiennes, de le déstructurer, d'empêcher son information, sa communication. Cela

fait bientôt un quart de siècle que nous, les rescapés, vivons avec ce genre de questions. Quand j'ai écrit mon roman La Dernière Forteresse, il y a près de vingt ans, on s'étonnait déjà que j'eusse attendu cinq ans. A l'époque, je savais que ces cinq années avaient été bien employées. Que j'apportais beaucoup plus d'informations que mes prédécesseurs. Je pensais qu'ils avaient dit 25 ou 30 % de la vérité, et que moi, je dépassais les 50 %.

Aujourd'hui, je sais que la différence n'était pas entre mon livre et ceux qui le précédaient — ou qui le suivirent — mais entre eux tous et un livre comme celui-ci.

Nous ne nous interrogeons pas alors sur le sens de ce que nous avons vécu. Nous étions vainqueurs. Nous avons vaincu l'hitlérisme, plus généralement encore le fascisme et sa terreur, déjoué son extermination. Nous voulions que nos morts fussent honorés et que leur exemple serve. Nous délivrions un message, à nos yeux, limpide et évident. Nous avons ressenti durement d'avoir à prouver contre les sceptiques la vérité des horreurs que nous avons vécues. Plus pénible encore, plus humiliante fut la nécessité d'affirmer que nous étions sortis en hommes de cette entreprise de déshumanisation, contre ceux qui ne cherchaient dans nos témoignages que ce qui avait pu déteindre de nos bourreaux sur nous. Et nous avons fini par croire que nous avons vaincu le fascisme, aussi sur le terrain de la morale.

Aujourd'hui nous savons que, selon le mot d'Aragon, rien n'est jamais acquis à l'homme. Il s'est trouvé de nos camarades de déportation pour ordonner, pratiquer la torture et couvrir son emploi systématique dans les guerres coloniales et en Algérie; il s'est trouvé de nos camarades de déportation pour ordonner, pratiquer la torture et couvrir son emploi systématique durant l'inquisition stalinienne dans les pays socialistes. Et l'on a vu, à Prague, d'anciens déportés, non seulement faire torturer leurs camarades de camps pour en obtenir des aveux forgés, mais encore entériner comme ministres, Président du Conseil, Président de la République, Secrétaires,

taire général du Parti, ceux de ces faux aveux qui transformaient les organisations de résistance des camps où ils avaient milité¹ côte à côte en officines de la Gestapo.

Les hommes qui portent ici témoignage, Espagnols de la diaspora de la guerre civile, ont vécu dans leurs différents lieux d'exil, à Paris, Prague ou Moscou, les drames que je viens de rappeler. Certains des leurs en furent des victimes, directes ou indirectes. Plus gravement encore, leurs camarades de combat porteurs de la solidarité prolétarienne et révolutionnaire internationale, les volontaires étrangers des Brigades internationales se virent, brusquement, dans tout le monde socialiste, et même un peu au-delà, après la rupture de 1948 entre Tito et le Kominform, mis au ban de la communauté antifasciste, dénoncés comme autant d'agents de l'impérialisme et des services secrets occidentaux ou même hitlériens. Rajk demeurant le symbole de ceux qui périrent en martyrs de cette infamie.

Je voudrais qu'avant d'ouvrir ce livre, on mesure ce qu'il en fut, pour ces combattants, dans les conditions déjà si éprouvantes d'un exil dont ils ne voyaient ni la fin ni l'issue, d'être de surcroît ainsi atteints dans leur raison de vivre : leur honneur de révolutionnaires ; de voir les leurs — de se voir —, dépouillés du sens de leur engagement même, de tout ce qui leur avait fait supporter la guerre, la défaite, les humiliations de toutes sortes qui avaient suivi. Et les déchirements, les doutes, le soupçon entre le frère d'armes et son frère d'armes. Et cela vu aussi par ceux d'entre eux qui sont rentrés en Espagne, qui ont su garder la tête haute...

Que ces hommes aient mis vingt ans pour mener à bien l'entreprise de rassembler leurs témoignages sur leur déportation à Mauthausen, pour réaliser une communauté de mémoire, de jugement et de perspective sur leurs combats dans les geôles de l'ennemi, ne tient pas qu'à ce qu'ils ont vécu depuis leur libération. Cela tient à ce qu'ils avaient à dire. On

1. Où certains d'entre eux s'étaient abstenus de militer parce qu'ils ne croyaient pas en la possibilité d'une résistance collective.

comprendra, ce livre refermé, que ce qu'ils avaient à dire ne peut se dissocier de ce qu'ils ont vécu. Avant Mauthausen. Mais aussi après Mauthausen.

Mon rôle dans ce livre est celui d'un traducteur pour certains des textes, plutôt d'un metteur en livre que d'un présentateur proprement dit. La recherche et le rassemblement des témoignages, les directions de l'enquête, l'équilibre des différentes parties sont le fait du groupe des auteurs. Je les ai aidés de mes suggestions, d'autant que je m'honore de connaître certains d'entre eux depuis que j'ai travaillé à leurs côtés dans l'organisation de résistance de Mauthausen. Cela m'a permis de les pousser à sortir de leur réserve en ce qui concernait leur rôle personnel ou leur biographie. On trouvera donc, dans ce qui suit, certains textes de liaison et notes qui sont de moi — ils sont composés en italique. L'introduction de ce livre qui comprend les témoignages des auteurs sur leur vie entre leur arrivée en France et leur déportation a été écrite à la demande de Pierre Nora, qui a estimé, à juste titre, qu'il était indispensable que le public français connût ce qui s'est passé alors.

Les photographies sont des photos originales prises par les S.S. que deux déportés espagnols Antonio Garcia et Francisco Boix, employés dans les laboratoires photographiques du camp ont, sur l'ordre de l'organisation clandestine espagnole, soustraites et cachées au risque de leur vie pour servir de témoignage sur ce que fut l'hitlérisme. C'est Francisco Boix, membre de l'organisation de résistance de la jeunesse espagnole, qui les a réunies et sorties du laboratoire. Ce livre accomplit son vœu. Paco Boix est mort, il y a dix-sept ans, d'une grave maladie. Nous avons le même âge et nous vivions dans le même block. J'ai beaucoup pensé à lui durant ce travail.

Pierre Daix.



Carte n° 1. Le camp de Mauthausen et ses principaux kommandos extérieurs.



PREMIÈRE PARTIE

*Des camps en France
à la déportation à Mauthausen*

Quatre canaux conduisirent les Espagnols qui avaient combattu pour la République vers les camps de concentration nazis : les compagnies de travail, les bataillons de marche des volontaires étrangers, la déportation des civils, la Résistance en France. Le premier fut le plus général. C'est aussi celui dont l'histoire commence dès le passage de la frontière française après la défaite de la Catalogne, en février 1939.

Manuel Razola est un paysan. Il est né en 1909 dans la province de Guadalajara. Durant la guerre, il occupe un poste responsable dans l'administration civile, avant d'être versé, en août 1938, dans une unité d'assaut. Mariano Constante, lui, s'est évadé en 1937 des prisons franquistes. Né en 1920, il est promu, très jeune, lieutenant. C'est en officier qu'il franchit la frontière. Patricio Serrano est né en avril 1917 à Madrid. Ebéniste, il est lui aussi devenu lieutenant. Fait prisonnier par les Allemands à Saint-Dié, il arrivera au camp en décembre 40 et sera transféré à Gusen le 17 février 1941. C'est là que nous le retrouverons, après les récits concernant le camp central de Mauthausen.

Ce que ces trois hommes content ici des camps et compagnies de travail français fut le calvaire de la grande majorité des combattants républicains espagnols. Un calvaire, dont nous, Français, ne pouvons trente ans après suivre les étapes, sans porter le poids de nos responsabilités nationales et sans avoir honte.

Razola

Au cours de la première quinzaine du mois de février 1939, nous sommes passés en France à plus de cinq cent mille hommes, femmes et enfants. Nous étions convaincus que nous avions perdu une grande bataille, mais nous étions nombreux à penser que notre guerre n'était pas encore perdue. Dans les provinces du centre, l'armée républicaine continuait de lutter et de résister. Nous pensions que les démocraties occidentales ne pouvaient accepter la victoire du fasciste Franco et nous croyions que les autorités françaises nous aideraient à rentrer en Espagne pour reprendre la lutte.

Comme la sorte d'accueil que nous réservaient les autorités françaises ne fut ni celle que nous attendions, ni celle que nous méritions, nous nous sommes vite rendu compte de nos illusions et du fait que la République espagnole était perdue. Seule une conflagration générale nous rendrait la possibilité de la reconquérir.

Malgré la solidarité du peuple et des démocrates français, on nous traita plus mal qu'une armée ennemie. Après le passage de la frontière nous fûmes laissés des semaines et des mois entiers dans les montagnes encore enneigées et sur les plages, sans autre abri en ces nuits d'hiver que la couverture qui nous avait servi durant toute la guerre. Les objets personnels que nous avons emportés, nous étaient arrachés de force ou achetés pour une bouchée de pain. On nous donnait à manger un morceau de viande crue comme aux chiens.

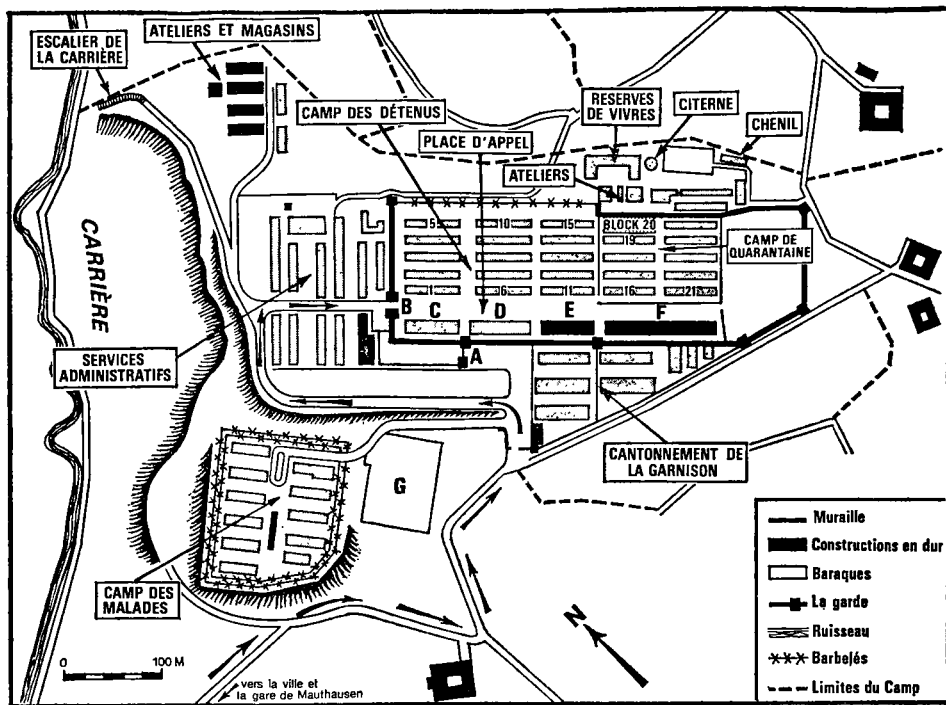
Le jour qui suivit l'entrée des premiers d'entre nous, les autorités françaises — en accord avec les franquistes — ouvrirent un camp pour tous ceux qui désiraient revenir en Espagne; nous l'appelions le camp de Franco. En effet, les franquistes y avaient toutes possibilités pour leur propagande. Il arriva souvent que les blessés, les femmes et les enfants soient envoyés de force dans ce camp. Les plus faibles y allaient aussi, croyant les agents franquistes qui leur promettaient que

rien ne leur arriverait en Espagne nationaliste. Nous, nous les avons avertis qu'ils y seraient fusillés. Et, malheureusement, c'est ce qui arriva le plus souvent.

Par la suite, nous avons été envoyés à l'intérieur du pays, à Saint-Cyprien, à Barcarès ou à Argelès. Quant à moi, je fus envoyé avec des milliers d'autres à Septfonds. Dans ces lieux, nous en venions à penser que la France n'avait pas assez de place pour nous recevoir. On nous entassait comme des bêtes, obligés de manger et de dormir à côté de nos latrines. Le camp, fermé de barbelés, était gardé par des Sénégalais. Par malheur, le mois d'avril, cette année-là, fut très pluvieux et notre camp prit l'aspect d'un terrain inondé. A mesure que nous construisions des baraquements, on nous y transférait. C'est ainsi que se créèrent les premiers camps d'internement en France pour les Républicains espagnols.

Les baraquements étaient bien pires que ceux des camps de concentration allemands. Ils n'étaient couverts que sur la partie arrière et aux deux bouts. Quand il pleuvait, la pluie pénétrait partout. Pour dormir, nous mettions de la paille par terre. Tous, nous devons dormir habillés parce que nous n'avions pas de couvertures. L'alimentation était réduite au strict minimum. Certes, nous étions accoutumés à cette vie difficile par toutes ces années de guerre, mais la situation et les conditions de vie n'avaient pourtant rien de semblable.

Une fois les baraquements construits, plus rien ne nous obligeait à travailler. Mais comment supporter une vie aussi misérable et monotone? Ceux qui s'y limitaient ne tardaient pas à sombrer dans la pire démoralisation. Jamais dans nos tranchées en Espagne nous n'avions eu tant de poux et de puces. Bientôt l'épouvantable absence d'hygiène entraîna de nombreux cas de dysenterie causant des cas mortels. Durant le même temps, on ne cessait de nous calomnier, disant que nous étions venus en France manger le pain des Français. Cela, alors que les autorités savaient pertinemment la grande valeur du matériel de guerre et de tout ce que nous avions passé en France pour ne pas le laisser aux franquistes. Mais rien n'y



Carte n° 2. Le camp central après son achèvement.

- A — La porte monumentale du garage des S.S.
- B — La porte monumentale d'entrée du camp.
- C — Bâtiment de la blanchisserie (Wäscherei).
- D — Cuisine.
- E — Prison (Bunker) et crématoire.
- F — Infirmerie (Revier).
- G — Terrain de sport des S.S., transformé à la libération en cimetière.

faisait. Les dirigeants du camp s'acharnaient à nous rendre la vie impossible, multipliant les pressions et les vexations. Les patrons se mirent à venir recruter de la main-d'œuvre au camp. Mais la majorité d'entre nous refusa, par dignité, l'espèce d'esclavage qu'on nous offrait. Le désespoir provoqua des retours en Espagne et l'on commença de menacer ceux qui résistaient de les ramener de force chez Franco s'ils ne s'engageaient pas dans la Légion étrangère ou les bataillons de marche des volontaires étrangers.

Notre dignité de combattants d'une juste cause nous empêchait de céder à ces chantages ignominieux. Nous ne pouvions oublier que ce gouvernement qui nous persécutait avait abandonné au fascisme l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la République espagnole. Si, à notre arrivée en France, nous avions vu chez ce gouvernement une détermination de lutter contre le nazisme, nous aurions tous été volontaires pour reprendre le combat contre notre ennemi. Mais de son attitude envers nous, de sa répression, nous savions que c'était un gouvernement de capitulation.

Il fallait donc résister. *Era mejor morir de pie que vivir de rodillas*. Selon notre devise, mieux valait mourir debout que vivre à genoux. Alors, nous avons reconstruit nos organisations pour mettre tous ceux que nous pouvions influencer en état d'affronter toutes les situations qui pourraient se présenter. Cela impliquait un travail politique, mais aussi d'organiser des distractions de sport et de spectacles. Nous, qui refusions l'esclavage des compagnies de travailleurs, nous nous dépensions sans compter pour construire un terrain de sports. Durant de nombreux mois, nous avons ainsi fait front. Il fallut que les autorités françaises occupent militairement notre camp et qu'elles emploient la force pour nous disséminer dans les compagnies déjà formées depuis des mois dans les autres camps.

Lors de la déclaration de guerre, il restait peu d'Espagnols dans les camps. Quelques-uns étaient rentrés en Espagne. Ceux qui avaient les plus grandes responsabilités étaient partis pour



**Manuel Razola
et Mariano Constante**

Triangle bleu

**Les Républicains espagnols
à Mauthausen**

Préface de Pierre Daix

Ce livre évoque d'abord un des grands rendez-vous de l'histoire contemporaine. Constante, Razola, Serrano... Voici le sort le plus commun des combattants républicains de la guerre civile qui franchirent la frontière française en février 1939, après la chute de la Catalogne. Internés en France dans des camps comme Gurs et Argelès, enrôlés dans des compagnies de travail, livrés par la police de Vichy, arrêtés comme Résistants, la concentration des « triangles bleus » — le triangle particulier des Rouges espagnols — aboutit toujours à Mauthausen.

Ce fut, dans le pire des camps de la mort, le premier groupe de

déportés constitué sur une base politique commune. Vétérans de la lutte antifasciste, les républicains espagnols surent inventer dans cet enfer de nouvelles formes de résistance que l'arrivée massive des résistants tchécoslovaques, puis français, transforma en une extraordinaire organisation internationale de combat.

Mais ce recueil de témoignages n'est pas seulement, avec un retard de vingt-cinq ans, un chapitre inédit de l'histoire des camps hitlériens. Pour la plupart de ces survivants de la guerre civile, le retour de Mauthausen n'a pas été la fin des drames, mais le début de nouveaux. Le quart du siècle suivant les a marqués, déchirés jusque dans leurs raisons de survivre. Comme le dit Pierre Daix dans sa préface : « On comprendra, ce livre refermé, que ce qu'ils avaient à dire ne peut se dissocier de ce qu'ils ont vécu. Avant Mauthausen. Mais aussi après Mauthausen. »

COLLECTION TÉMOINS

Un fil invisible relie l'anthropologue solitaire dont ne restera que le carnet de route, le journaliste qui refuse les concessions, l'écrivain qui ne fait pas de littérature, l'homme politique qui prend parti, le mémorialiste sans complaisance ou l'enquêteur qui tape dans le mille. *Témoins* veut explorer la sensibilité de notre temps.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons, politiques, littéraires ou scientifiques, objectifs ou contestables, ils composent le dossier de notre époque.

C'est la collection des livres passionnés, des expériences dramatiques; ce sont les archives du présent. Au-delà du gros plan et du face à face, que ces reportages, Mémoires, récits ou documents provoquent le scandale de la vérité.

Témoins prend le contre-pied des certitudes acquises. *Témoins!* « C'est la vérité, je le jure ! » *Témoins*, c'est l'envers du siècle.

**DERNIERS VOLUMES
PARUS :**

Le Roi Jones :
Le peuple du blues, la musique noire dans l'Amérique blanche.

Laurence Wylie :
Un village du Vaucluse.

V. S. Naipaul :
L'Inde sans espoir.

René Viénet :
Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations.

Artur London :
L'aveu, dans l'engrenage du procès de Prague.

Oscar Lewis :
La Vida, une famille portoricaine dans une culture de pauvreté : San Juan et New York.

nrf